

L' H O M M E
M A C H I N E.

*Est ce là ce Raion de l'Essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux?
Est ce là cet Esprit survivant à nous même?
Il naît avec nos sens, croit, s'affoiblit
comme eux.
Hélas! il périra de même.*

V O L T A I R E.

À L E T D E,
DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.
M D C C X L V I I I.

Res. p. R

4032



L'Homme Machine

Julien Offray de La Mettrie



Elie Luzac fils, Leyde, 1748

Exporté de Wikisource le 07/03/2019

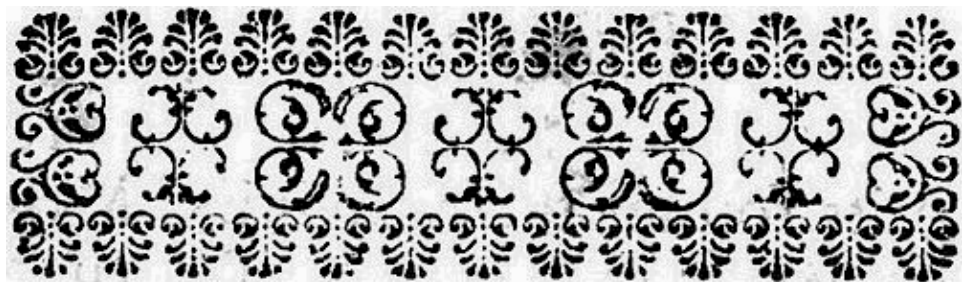
L ' H O M M E

M A C H I N E .

*Eft ce là ce Raion de l'Effence fuprême,
Que l'on nous peint fi lumineux ?
Eft celà cet Efprît furvivant à nous même ?
Il naît avec nos fens, croit, s'affoiblit
comme eux.
Hélas ! il périra de même.*

VOLTAIRE.

À L E Y D E ,
D E L ' I M P . D ' E L I E L U Z A C ,
F I L S .
m d c c x l v i i i .



AVERTISSEMENT

D E

L'IMPRIMEUR.



N fera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, si je n'avois cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait

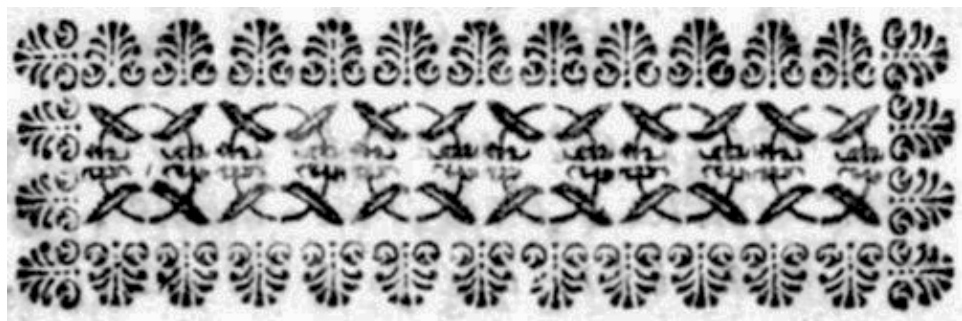
pour la renverser ; & si j'eusse pu me persuader, qu'un autre Imprimeur n'eût pas fait très volontiers ce que j'aurois refusé par principe de conscience. Je sai que la Prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux Esprits foibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif, & si alerte à supprimer les Argumens contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le *leure* ? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction, & par conséquent la Religion ! Quel moien, quelle espérance, de confondre jamais les Irréligionnaires, si on semble les redouter ? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, sans l'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

UNE telle conduite donne gain de cause aux Incrédules ; ils se moquent d'une Religion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la Philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Religion n'est pas victorieuse, c'est la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils se montrent bien armés ; & la Théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les Cieux : ils auront toujours le même sort.

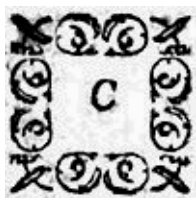
VOILÀ ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me

convient pas de réfuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon sentiment sur les raisonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoisseurs verront aisément que se ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'Ame avec le Corps. Si les conséquences, que l'Auteur en tire, sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une Hypothèse pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire ? Mais, s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas ; quand même ces conséquences seroient difficiles à renverser, on n'en auroit qu'une plus belle occasion de briller. *À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

L'AUTEUR, que je connois point, m'a envoié son ouvrage de *Berlin*, en me priant seulement d'en anvoier six exemplaires à l'adresse de M. le Marquis D'ARGENS. Assurément on ne peut mieux s'y prendre pour garder l'*incognito* ; car je suis persuadé que cette adresse même n'est qu'un perflage.



À
MONSIEUR HALLER,
PROFESSEUR EN
MÉDECINE
à G O T T I N G U E .



E n'est point ici une Dédicace ; vous êtes fort au-dessus de tous les Éloges que je pourrois vous donner ; & je ne connois rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un Discours Académique. Ce n'est point une Exposition de la nouvelle Méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite ; & vous jugerez au reste si votre Disciple & votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler ; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour

m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Étude. Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serois pas le premier Écrivain, qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suisse Illustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer : savant Médecin, encore plus grand Poète, dites-moi par quels charmes l'Étude peut changer les Heures en momens ; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, [différens des plaisirs vulgaires... Mais la lecture de vos charmantes Poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'Homme, considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon sujet.

LA Volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment reconnoissante d'un jeune Medecin françois, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tûe point sans retour, il lui faut un certain tems pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes ! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa jouissance augmente les desirs ; mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-tems, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la Volupté de l'Esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'Esprit est au-dessus du Corps ? L'Esprit n'est-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations ? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de

raions, à un Centre qui les produit ? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sageffe ! quelle conquête plus flatueuse que de se soumettre tous les Esprits !

PASSONS en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne font-ils pas ? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Élemens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

TANTÔT c'est la Poësie ou la Peinture ; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opéra ; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle